

des terres rapportées et l'on construisait par-dessus. Il est donc à peu près certain que, si l'on enlève ces terres, on retrouvera le sol primitif et le reste des constructions antiques.

C'est ce qui est arrivé au Palatin comme partout¹ et voilà comment sous les palais des Césars on a découvert quelques maisons d'une époque antérieure. Il y en a une surtout qu'on appelle, je ne sais pourquoi, les *bains de Livie*, et dont il reste encore quelques chambres assez bien conservées². On y voit sur les plafonds des ornements gracieux, des groupes, des figures, des arabesques qui se détachent sur un fond d'or, tout un ensemble de décorations à la fois sobres et élégantes qui nous donnent une idée fort avantageuse de l'art romain sous la république. Le Palatin, vers le temps de Cicéron et de César, devait être rempli de maisons semblables; c'est la seule dont on ait conservé quelques restes importants.

1. On a eu la même bonne fortune dans les fouilles qu'on a faites il y a quelques années à Saint-Clément. L'histoire en est fort connue, mais je crois bon de la rappeler pour montrer, par un éclatant exemple, à quelles découvertes on peut s'attendre quand on creuse le sol de Rome. Saint-Clément est une admirable basilique du douzième siècle, qui contient de belles fresques de Masaccio. Pendant qu'on y exécutait quelques travaux, il arriva qu'on mit au jour, sous la basilique actuelle, une église plus ancienne, avec des peintures curieuses et des colonnes de marbre et de granit; elle remontait au temps de Constantin, et avait servi pendant sept siècles, jusqu'au sac de Rome, par Robert Guiscard. Encouragé par ce succès, on fouilla plus profondément, et l'on ne tarda pas à trouver, sous l'église primitive, un sanctuaire de Mithra et quelques pièces d'une maison romaine du commencement de l'empire. Puis, en descendant plus bas encore, on découvrit des constructions en tuf qui sont certainement des premières années de la république, peut-être même du temps des rois. C'est donc une succession de monuments de toutes les époques, et l'on peut se donner, en descendant quelques marches, le spectacle de toute l'histoire de Rome, depuis sa fondation jusqu'à la renaissance. — 2. Voy., sur le plan, n° 4.

II

La maison d'Auguste au Palatin. — Comment elle devint peu à peu un palais. — Ce qui en reste. — Emploi du marbre à l'époque impériale. — Procédés nouveaux dans l'art de bâtir. — Le palais de Tibère. — Celui de Caligula. — Le cryptoportique où périt Caligula. — La maison de Livie et ses peintures. — Le palais de Néron.

Avec l'empire commencent pour le Palatin des destinées nouvelles : il devient alors la demeure des Césars, et, selon le mot de Tacite, le centre du monde romain, *arx imperii*. Dans sa jeunesse, Auguste habitait près du Forum; un peu plus tard, quand il n'était encore qu'un des ambitieux qui convoitaient la succession du grand dictateur, il acheta sur le Palatin une maison assez modeste, qui avait appartenu à l'orateur Hortensius : elle ne contenait ni marbres, ni mosaïques, et n'était ornée que de portiques médiocres soutenus par des colonnes de pierre. Ce fut pourtant l'origine de ces palais impériaux qui, en s'étendant sans cesse, finirent par couvrir toute la colline. La maison d'Auguste grandit peu à peu avec son maître, et il n'est pas sans intérêt d'étudier les accroissements successifs qu'elle reçut : dans la manière adroite dont il fit insensiblement et sans choquer personne de la demeure d'un particulier celle du chef de l'État, il me semble qu'on retrouve toute la politique de cet habile personnage.

On ne risque pas d'être téméraire quand on cherche une raison secrète à toutes ses actions. Même dans sa vie la plus familière, il avait l'habitude de ne rien livrer au hasard, et l'on sait qu'il écrivait d'avance ses entretiens avec sa femme de peur de dire un peu plus qu'il ne voulait. Il faut donc croire que, s'il a préféré le Palatin à

tous les autres quartiers de Rome pour y fixer sa demeure, il avait quelques motifs de le faire, et ces motifs ne sont pas difficiles à découvrir. C'est au Palatin qu'avaient habité, disait-on, les anciens rois de Rome. Auguste tenait beaucoup à se mettre dans leur compagnie : quand il fut résolu à quitter le nom d'Octave, que les proscriptions avaient déconsidéré, et à en prendre un nouveau, celui de Romulus le séduisit d'abord, et il l'aurait préféré aux autres, si la fin violente du premier roi n'avait paru d'un mauvais augure pour son successeur. Il est donc sûr qu'en se logeant sur la colline qui avait été le siège de la royauté il espérait hériter du respect dont on entourait ces anciens souvenirs. Aussi prit-il beaucoup de soin, ainsi que les princes qui vinrent après lui, pour conserver et réparer tout ce qui restait au Palatin de ce lointain passé. On a remarqué que les palais impériaux s'écartent souvent avec respect des débris antiques, et les précautions prises pour les laisser en dehors des constructions nouvelles sont visibles encore. On trouvait sans doute que ces monuments vénérables des vieux rois de Rome protégeaient et consacraient la demeure des nouveaux maîtres de l'empire.

Auguste tenait aussi beaucoup à ne rien faire brusquement : c'était son grand art de ménager les transitions, d'éviter en tout le scandale et la surprise, et d'accomplir sans bruit les changements les plus graves. Il ne négligea pas de le faire en cette occasion, quoiqu'elle fût en apparence moins importante. Il savait qu'à un monarque il faut un palais, et que le maître du monde ne pouvait pas se loger comme un simple particulier. Il résolut donc d'agrandir la petite maison d'Hortensius, qui ne suffisait plus à sa fortune. Après sa victoire sur Sextus Pompée, quand son pouvoir fut reconnu de toute l'Italie qu'il venait de délivrer de la crainte d'une

guerre servile, il donna l'ordre à ses intendants d'acheter un certain nombre de maisons qui entouraient la sienne et de les démolir. Comme ces démolitions pouvaient donner à penser aux esprits soupçonneux, il fit dire que ce n'était pas pour lui seul qu'il travaillait, mais dans l'intérêt du public, et qu'il voulait consacrer une partie du terrain à des édifices religieux. Il y fit, en effet, bâtir le fameux temple d'Apollon Palatin, et les deux bibliothèques, grecque et latine, dont il est si souvent question chez les écrivains de ce temps. La magnificence de ces constructions attirait seule l'attention publique, et l'on ne s'apercevait guère qu'en même temps la maison du prince s'agrandissait aussi et changeait d'aspect. Quelque temps après, le nouveau palais fut détruit par un incendie. C'était l'usage à Rome qu'après les malheurs de ce genre, les amis de celui qui en avait été victime se cotisassent pour l'aider à réparer ses pertes ; ces contributions volontaires remplaçaient nos assurances. L'incendie du Palatin était une occasion naturelle de montrer combien Auguste avait d'amis : tous les citoyens de Rome s'empressèrent de lui apporter leur offrande ; mais il ne voulut pas l'accepter. Il ne prit qu'une somme insignifiante, un denier au plus par personne, et rebâtit sa maison à ses frais ; seulement il profita de l'occasion pour la rebâtir plus grande et plus belle. Quand il fut nommé grand-pontife, au lieu de faire comme ses prédécesseurs, qui allaient habiter près du temple de Vesta, dans un édifice particulier, il resta chez lui, et se contenta d'élever un temple à Vesta dans sa maison. De cette manière, l'ancien usage paraissait être conservé, et le grand-pontife se trouvait toujours voisin de la divinité qui protégeait Rome. Dans un passage curieux et souvent cité, Ovide a pris plaisir à nous décrire la maison d'Auguste comme elle était sur la fin de son règne. Exilé aux extré-

mités du monde, plein du regret de Rome, où il lui était défendu de revenir, le pauvre poète envoyait ses vers supplier pour lui. Il les représente errants dans cette ville où ils sont devenus étrangers, forcés de demander leur chemin aux passants, cherchant surtout la demeure de celui qui les châtie si cruellement, mais qui peut aussi leur pardonner. Les indications qu'on leur donne sont si précises que nous pouvons encore aujourd'hui faire la route avec eux. Voici d'abord le Forum et la Voie sacrée : « Regardez, leur dit-on : ici, vers la droite, c'est la porte du Palatin, près du temple de Jupiter Stator ¹. » Un peu plus haut, on aperçoit une maison plus belle que les autres « et digne d'un dieu ». Elle est entourée de temples, ornée d'armes et d'écussons, une couronne de chêne en ombrage l'entrée, des lauriers sont plantés des deux côtés de la porte. Ces lauriers, cette couronne civique, décernés solennellement à Auguste par le Sénat « au nom des citoyens qu'il avait sauvés », annonçaient la demeure du maître du monde.

Les travaux de ces dernières années n'ont pas encore rendu au jour le palais d'Auguste, mais les vers que nous venons de citer nous apprennent où il faut le chercher : il était près du temple de Jupiter, au-dessus de la porte du Palatin, c'est-à-dire à l'endroit où se trouvent les jardins de la villa Mills. Des fouilles y furent faites en 1775 par l'abbé Rancoueil, à qui le terrain appartenait, et l'on trouva sous les débris qui s'étaient amoncelés de toutes parts une maison à deux étages dont il fut aisé de reconnaître les dispositions. L'étage supérieur avait naturellement beaucoup souffert ; mais celui du dessous était presque entier. Les décombres remplissaient quelques-unes des salles ; d'autres étaient vides, on put les

1. Ovide, *Trist.*, III, 1.

parcourir et, ce qui est plus fâcheux, les dépouiller. Elles conservaient encore leurs stucs, leurs pavés précieux, leurs revêtements de marbre attachés au mur avec des crampons d'acier. Des peintures charmantes, bien plus délicates que celles de Pompéi, en ornaient les plafonds. D'admirables statues, entre autres l'Apollon Sauroctone du Vatican, y furent trouvées intactes. On eut grand soin de n'y laisser aucun objet d'art dont on espérait tirer quelque profit ; quant aux débris de colonnes et de pavés, on les enleva sans précaution, on en chargea plusieurs charrettes et on les vendit en bloc à un marchand de marbre du *Campo Vaccino*. Le propriétaire, qui était un amateur jaloux aussi bien qu'un trafiquant habile, tint sa découverte le plus cachée qu'il put. Il ne laissa pas les autres archéologues en approcher, et l'on raconte que le célèbre Piranesi, qui voulut la voir, pénétra la nuit dans le jardin comme un malfaiteur, au risque d'être dévoré par les chiens, et qu'il en dessina les ruines au clair de lune. Nous avons encore le plan qu'il en prit en toute hâte pendant son excursion aventureuse, et, ce qui vaut mieux encore, celui de l'architecte Barberi, qui dirigea les fouilles sous la direction de Rancoueil ¹.

Il suffit de jeter les yeux sur le plan de Barberi pour voir que cette maison, où l'on crut reconnaître avec beaucoup de probabilité le palais d'Auguste, ressemblait, dans ses dispositions générales, à toutes les maisons romaines. Elle contenait une cour intérieure, ou péris-

1. Le plan de Barberi a été reproduit dans les *Monumenti antichi inediti di Roma*, année 1785, par Guattani, avec des dessins très curieux des principaux monuments qui furent alors retrouvés et qui ont été dispersés ou détruits ; on retrouvera, sur notre carte du Palatin, une réduction du plan de Barberi. Cette partie de la colline n'est pas visible aujourd'hui, mais on dit qu'on ne tardera pas à la livrer au public et à reprendre les travaux qui doivent nous rendre définitivement ce qui reste du palais d'Auguste.

tyle, entourée de colonnes, sur laquelle s'ouvraient les divers appartements du palais. Ces appartements se composaient d'une série de pièces rondes, carrées, rectangulaires, qui se répondent assez exactement entre elles, et où l'architecte semble avoir cherché à unir la variété à la symétrie¹. On y trouva même deux salons octogones, avec des formes si capricieuses qu'elles rappelèrent à ceux qui les virent les constructions bizarres du Borromini. Ce qui causa d'abord quelque surprise, ce fut de voir que si ces salles ou ces chambres sont nombreuses, elles sont en général assez étroites, et qu'aucune ne paraît avoir une étendue suffisante pour servir à des réceptions officielles²; mais Auguste, on le sait, affectait de vivre chez lui comme un citoyen ordinaire : il tenait à passer pour un homme rangé, économe et modéré dans ses goûts; il couchait sur un lit bas et dur, il ne portait que des vêtements tissés par sa femme ou sa fille, il ne faisait jamais servir plus de trois plats à sa table, et il a grand soin de nous dire dans une de ses lettres qu'il jeûnait quelquefois le matin « avec plus de scrupule qu'un juif qui fait le sabbat ». Il y a cependant un peu d'hypocrisie dans cette simplicité qui s'étale avec tant de complaisance. Quoiqu'il affectât des airs modestes, sa maison, on vient de le voir, était somptueuse à l'intérieur. Ce prince, qui vantait toujours les anciens usages, n'en a pas moins fait une révolution dans les mœurs et

1. Parmi les diverses pièces qu'on a retrouvées dans la maison d'Auguste, il y en a une qui manque, comme on sait, au château de Versailles, et que je désignerai par son nom latin de *sterquilinium*. C'est un véritable monument. Guattani, qui demande la permission d'en parler *senza vergogna*, en a fait une description détaillée, et en prend l'occasion pour faire remarquer *quanto gli antichi fossero ingegnosi nell' invenzione ed uso delle commodità le piu indispensabili e necessarie all' umana vita*. — 2. Quand Auguste, devenu vieux, voulut rassembler le Sénat plus près de lui, il le convoqua dans le temple d'Apollon Palatin. Suétone, *Aug.*, 29.

les habitudes de son temps; personne n'a plus aidé que lui aux progrès du luxe qu'il avait coutume de déplorer. On raconte qu'il fit lire devant le Sénat et le peuple un vieux discours de Rutilius « contre ceux qui ont la manie de bâtir »; il oubliait qu'il en avait donné lui-même le goût et l'exemple par ses constructions magnifiques, et qu'une bonne part des reproches qu'il adressait aux autres retombait sur lui.

« J'ai trouvé Rome de briques, disait-il quelquefois, et je la laisse de marbre. » M. Jordan fait remarquer avec raison que jamais métaphore ne fut plus une vérité. Avant Auguste, le marbre était rarement employé dans les constructions romaines; il devint d'un usage général avec l'empire. Les princes ne furent pas les seuls à en orner leurs demeures, il y en avait à Pompéi jusque dans les boutiques de foulons et de marchands de vin; mais c'est au Palatin surtout qu'il abonde; nulle part on ne le retrouve en telles quantités, et l'on aurait vraiment quelque peine à se figurer comment les architectes qui bâtirent les palais des Césars pouvaient se procurer si aisément ces marbres rares et précieux, qui venaient de toutes les parties du monde, si une découverte qu'on a faite il y a quelques années n'aidait à le comprendre. Sur les bords du Tibre, non loin de cet étrange mont *Testaccio*, qui est formé par des tessons de vases cassés, on a trouvé en 1867 un ancien port de Rome. Les anneaux qui attachaient les vaisseaux au quai de pierre, les degrés par lesquels on descendait et l'on remontait les fardeaux sont visibles encore. Autour du port étaient construits de grands magasins où l'on entassait provisoirement les marchandises après leur débarquement. Ils contenaient encore, quand on les a découverts, un grand nombre de blocs de marbre qu'on avait commencé à dégrossir. Les inscriptions gravées sur ces blocs, comme

sur les pierres du vieux mur de Servius, nous donnent, à propos de leur provenance et de la façon dont on les amenait à Rome, des indications curieuses¹. Les carrières les plus célèbres dans le monde entier, celles qui produisaient les marbres les plus renommés, appartenaient aux empereurs : ils se les réservaient pour les monuments qu'ils faisaient construire. Les travaux qu'on y entreprenait, le nombre d'ouvriers qu'on était forcé d'employer, devinrent si considérables sous Trajan, qu'on en forma une administration spéciale (*ratio marmorum*) qui dépendait sans doute de celle du domaine privé (*ratio patrimonii*). Chaque carrière était dirigée par un intendant de l'empereur (*procurator Cæsaris*) qui avait sous ses ordres des employés de toutes sortes, des secrétaires, des surveillants, des artistes. Les ouvriers étaient fort nombreux, et se composaient en grande partie de gens condamnés aux mines par les tribunaux de l'empire; ces malheureux, peu faits d'ordinaire à ces rudes travaux, venaient s'ensevelir vivants dans ces cavernes détestées, sous la dure direction d'esclaves ou d'affranchis. C'était une des peines les plus rigoureuses qu'un juge pût prononcer, et pendant les persécutions on l'appliqua très souvent aux chrétiens. Ce n'était pas tout d'avoir tiré le marbre de la carrière, il fallait l'amener à Rome. Des ports de la Grèce et de l'Asie, d'Alexandrie, de Carthage, il partait sans cesse de lourds navires chargés de blocs énormes qui traversaient la mer avec des peines infinies et en courant des dangers de toutes sortes. Comme les gros vaisseaux ne pouvaient pas remonter le Tibre, on débarquait à Ostie; aussi le gouvernement y avait-il établi toute une administration chargée de rece-

1. C'est encore l'infatigable Père Bruzza qui a recueilli ces inscriptions et les a expliquées dans son mémoire intitulé : *Inscriptioni dei marmi grezzi*. (*Ann. de l'inst. de corr. arch.*, 1870.)

voir les marbres et de les diriger sur Rome. Les blocs de grosseur moyenne étaient placés sur les barques ordinaires, mais il fallait construire des navires spéciaux pour les colonnes monolithes, les statues colossales ou les obélisques de granit. Qu'on songe aux dépenses qu'entraînaient ces opérations compliquées, au prix qu'il fallait payer à ces milliers d'ouvriers, d'employés et de matelots! Qu'on se figure ce que coûtait le marbre depuis le jour où il sortait de la carrière jusqu'à celui où on l'apportait dans l'atelier de l'artiste qui devait le tailler! Mais il fallait frapper les yeux de la foule et lui donner toujours de nouvelles merveilles à admirer; il fallait que cette *félicité publique*, dont il est fait mention si souvent dans les inscriptions, dans les médailles, éclatât aux yeux de tous. Pour qu'on ne fut pas tenté d'accuser de mensonge les décrets du sénat qui célébraient à l'avènement de chaque prince la prospérité rétablie et la paix de l'empire assurée, pour donner de cette prospérité des preuves manifestes, il était nécessaire d'accroître sans cesse les fêtes et de multiplier les monuments. C'est ainsi que la magnificence devint, depuis Auguste, une institution politique et un moyen de gouverner le monde.

Cette politique fut singulièrement favorisée par d'heureuses circonstances : au moment même où les princes se jetaient dans ces constructions magnifiques pour occuper et éblouir les peuples, une sorte de révolution s'accomplissait dans l'art de bâtir, qui rendait ces prodigalités plus faciles. Pendant plusieurs siècles, nous dit M. Choisy, dans son savant ouvrage¹, les Romains s'étaient servis pour leurs monuments de blocs énormes de pierres brutes ou taillées, mais toujours posées l'une sur l'autre sans ciment. Ils n'ont jamais renoncé tout à fait à cette

¹ *L'art de bâtir chez les Romains*, par A. Choisy. Paris, 1830.

façon de construire, où chaque pierre éveille l'idée d'une difficulté vaincue, et qui donne à l'ensemble de l'édifice un air de puissance et de grandeur; mais, comme elle était lente et coûteuse, ils en ont, depuis l'empire, préféré une autre. Au lieu de composer le corps de leurs monuments de grands blocs péniblement amoncelés, ils prirent l'habitude de se servir de matériaux irréguliers, réunis en fragments et reliés les uns aux autres par du mortier. Ce procédé qu'ils n'avaient pas inventé sans doute, — j'ai dit tout à l'heure qu'ils n'inventaient guère, — mais dont ils firent les premiers un usage méthodique et général, offrait de merveilleux avantages à des gens qui voulaient bâtir vite et à bon compte. « Il leur permettait d'élever des voûtes colossales sans autres ouvriers que des manœuvres, sans autres matériaux que de la chaux et des cailloux. » Nous ignorons aujourd'hui de qui ils le tenaient et quelle période d'essais et de tâtonnements ils ont traversée avant de savoir s'en servir. M. Choisy fait remarquer que le Panthéon est à la fois pour nous l'un des plus anciens et le plus beau des monuments construits dans ce système. C'est donc vers le premier siècle de l'Empire qu'il arrive à sa perfection; et il était si conforme au sens pratique des Romains, si utile à leur politique, qu'il s'est maintenu pendant toute la durée de l'empire. « Au milieu du déclin général des arts, dit M. Choisy, les bonnes traditions de la construction romaine se perpétuaient sans altération, comme aussi sans progrès. On ne bâtissait pas autrement sous les Antonins que sous les premiers Césars. » C'est l'emploi de ces procédés économiques et rapides, dont on s'est servi avec succès presque jusqu'au dernier jour de Rome, qui a rendu possibles les grandes constructions de l'empire. Tibère n'était pas aussi prodigue qu'Auguste, et il n'aimait pas autant à bâtir; il y a cependant quelque souve-

nir de lui au Palatin. Il n'habita pas, à ce qu'il semble, la maison de son prédécesseur et il eut son palais à part, qu'on appela de son nom (*Domus Tiberiana*). Il en est question plusieurs fois dans les récits des historiens, et ce qu'ils nous disent fait connaître l'endroit où il était situé. Parmi ces récits, il en est qui ne s'oublient pas : Tacite raconte que le 15 janvier de l'an 69, l'empereur Galba faisait un sacrifice au temple d'Apollon, près du palais d'Auguste. Il avait à ses côtés l'un de ses amis, Othon, qui convoitait l'empire. Les dieux semblaient contraires, les signes observés dans les entrailles des victimes étaient défavorables, et un aruspice annonçait à l'empereur un péril imminent. Othon s'en réjouissait, car il n'ignorait pas que le moment où allait éclater la conjuration que ses amis tramaient contre le vieil empereur était proche. Tout à coup un de ses affranchis vient le prendre, et, sur un mot convenu, l'emmena avec lui. Othon, appuyé sur son bras, traverse « la maison de Tibère », descend de là sur le Vélabre, et tournant à droite du côté du Forum, il arrive près du temple de Saturne, vers le milliaire d'or d'où partaient toutes les routes de l'empire. Là, il rencontre vingt-trois soldats de la garde prétorienne qui le proclament empereur, le jettent dans une litière et le mènent au camp, « pendant que Galba, dit Tacite, continuait à fatiguer de ses prières les dieux d'un empire qui n'était plus à lui¹ ». La maison de Tibère devait donc être placée au nord du Palatin, du côté du Vélabre. C'était probablement une ancienne habitation de sa famille qu'il fit agrandir pour la mettre au niveau de sa fortune nouvelle. Il n'en reste aujourd'hui que quelques chambres étroites qui ont dû être des logements d'esclaves; peut-être en retrouvera-t-on davantage

1. Tacite, *Hist.*, I, 27.